



Pour citer cet article :

Brugeneur (M.), “500 000 jeunes en péril”, *Le Bien Public*, 10 août 1967.



Enfants en justice
XIX-XX^{ème} siècles

Le Vicaire Cubier (Sigm.) 10/8/67

500.000 JEUNES EN PÉRIL

Une enquête de
Michel BRUGNEUR

Le président Fedou : « Pour neutraliser une bande je cherche la tête et c'est là que je frappe »

spécialistes : médecins, psychologues, psychotechniciens, psychanalystes.

On va le tester sous toutes les coutures : quotient intellectuel, état de santé, aptitudes sociales, aspirations, caractère, hérédité, enfin, aptitude au travail et aspirations professionnelles (s'il en a).

Ce bilan va rejoindre dans son dossier les éléments déjà acquis : milieu familial, antécédents, degré de culpabilité, interrogatoire.

Ce premier document, d'où ressort le mode de rééducation qu'on choisira pour lui, le suivra partout désormais, enrichi, au fil des séjours successifs, de mille autres notes et observations et de la mention des progrès qu'il fera dans un sens ou dans l'autre. C'est en connaissant les hommes que l'on peut agir sur eux.

Avec presque rien...

Aux avant-postes de la lutte contre la délinquance juvénile, les éducateurs « en milieu ouvert ».

Ceux que je visite aujourd'hui ont commencé avec rien ou presque rien. Ils voulaient faire quelque chose et ce qu'ils ont réalisé est assez pittoresque.

Ils ont ouvert un « foyer de jeunes » comme on ouvre une boutique dans un de ces no man's land parisiens connus des seuls explorateurs, tout en haut de Bullo-

ville, là où l'on ne sait plus si l'on est encore dans une capitale ou déjà dans une anonyme périphérie.

Le « Foyer » est un baraque-ment en planches peint en noir au milieu d'un terrain vague, de quelques mètres carrés. Ils ne veulent pas qu'on dise le nom de leur organisation dans une étude sur la délinquance juvénile. On comprend pourquoi.

Dans les baraques, des « baby-foot », des billards électriques, des « flippers », un billard russe, des tables chargées d'autres jeux divers. Sur le terrain, des paniers de basket. Tout cela est plein de gosses aux allures consciencieusement folkloriques qui jouent, gueulent, se bousculent, font régner une atmosphère d'anarchie délirante. L'essentiel est qu'ils soient là, dans la compagnie plutôt que sous la surveillance de deux jeunes éducateurs, dont un barbu, et d'une gentille assistante sociale. C'est l'antidote de la « bande ».

Nous les connaissons tous, me dit l'éducateur barbu, ils ont de huit à dix-huit ans. Nous avons plus de garçons que de filles, mais comme elles font deux fois plus de bruit, cela fait l'équilibre. Plus de 50 % habitent des taudis immenses, d'autres doivent vivre dans des foyers qui sont une sorte de spécialité locale : parents déshérités ou séparés, mère ou père seul

changeant périodiquement de conjoint, père ou mère, quand ce n'est pas les deux, alcooliques. Bref, des enfants qui, sans nous, n'auraient le plus clair du temps, d'autre refuge que la rue, d'autre milieu affectif que la bande, d'autres distractions que de crever les pneus, casser les carreaux et voler. Votrez, quelquefois pour manger, d'autres lois pour le cinéma, par instinctive révolte, ou pour ne pas paraître plus froussard que les autres.

« Tenez, ce petit blond qui joue au « flipper », il a été surpris, heureusement, par l'un de nous en train de voler dans un magasin. Savez-vous qui l'envoyait ? L'amant de sa mère, un gaillard bien connu de la police. Il nous avoua tout quand il réalisa qu'on ne l'avait pas conduit au commissariat, mais dans un lieu ami. Nous avons une ou deux chambres de dépannage, prêtées par des membres de l'association. On installa dans l'une d'elles non sans avoir fait savoir à sa triste famille qu'elle aurait à renoncer à lui, faute de quoi nous pourrions nous occuper d'elle. On lui a trouvé du travail comme livreur chez un épiciers. Toutes ses heures de loisir, il les passe ici.

Chacun de ces gosses est un drame. Cette jolie petite fille brune de 15 ans vit dans la même chambre que ses six frères. L'un de nos

éducateurs l'a sauvée de justesse alors qu'elle allait se laisser « enlever » par un jeune chef de bande de 19 ans. L'affaire s'est réglée assez vite grâce aux qualités de judoka de notre ami.

Comment avez-vous recruté vos effectifs ?

— Comme ça. L'un de nous est du quartier. Il a amené quelques gosses. Cela s'est dit. On offrait des goûters. On organisait des séances de cinéma, des excursions, des colonies de vacances. On voyait les parents. Sur tout, nous les aidons dans toutes les circonstances de leurs vies. Du travail, une « piaule », une intervention dans des cas délicats ».

Trois mois dans la rue

Yann J... est un des membres de l'équipe. Je l'ai trouvé dans un café voisin. Il préfère « la rue » à une « gueule » étonnante une figure ronde, rougeaud, des yeux à fleur de peau, mais vifs et souvent rigolards. Il a l'air d'un paysan du Cantal avec son gros corps, ses mains puissantes et ses vêtements d'ouvrier.

— Je n'étais pas du quartier quand j'y ai été « parachuté ». Quand j'ai été « parachuté », j'ai voulu, d'abord, comprendre le climat. J'ai sous-loué un coin de pièce dans un de ces immeubles sordides, chez une famille d'artisans. Pendant trois mois, je me

suis mêlé aux gosses de la maison et à leurs copains des rues voisines. Je passais mes journées avec eux dans les bistrot, à écouter les scies des « juke-boxes », à trainer, à les entendre, j'étais devenu tellement leur copain qu'un jour on m'amena un gars assez paumé en me demandant si je ne pouvais pas faire quelque chose pour lui. « — Tu comprends, Yann, faut qu'il se casse ou qu'il se planque. Il s'est évadé d'Aniane. » « — C'est bien, dis-je, je vais m'arranger pour le planquer... »

— Dois-je comprendre... J'ai réussi à louer une mansarde dans la maison. Je lui ai trouvé des fringues, je lui ai fait partager mes repas. Au bout d'un mois, je lui ai dit : « Maintenant, tu peux sortir, on ne t'arrêtera pas. Mais, à une condition : je t'ai trouvé du boulot : tu vas me donner la parole d'homme d'y aller et de bien le tenir ». Il n'avait pas l'air de comprendre. Alors, je me suis débrouillé : « Mon petit vieux, je suis éducateur. Je me suis arrangé avec ton juge en te prenant sous ma responsabilité ».

« Dès lors, j'étais persona grata. J'étais un copain, j'avais droit de cité. Règle absolue : jamais un éducateur ne doit avoir recours à la police. En cas de coup dur, il a ses poings et, même s'il con-

naît les auteurs d'un mauvais coup, il demeure neutre. Notre rôle est d'avoir un pied dans chaque camp, d'être des médiateurs et, si l'on va voir les filices, c'est pour leur expliquer qu'un tel a beau coup d'excuses.

Pas rien que des échecs

Familles dissociées, taudis, parents indignes, toutes les séquelles de la vie moderne, les désordres d'une société en fermentation, plus graves dans les milieux pauvres, souvent associables, inadaptes, qui font les enfants mal aimés, pas aimés du tout, négligés, indésirés ou indésirables ou qui ont mille raisons de détester leurs foyers, des enfants terriblement vulnérables aux influences et aux tentations, dévoyés avant d'avoir même pu choisir leurs voies. Ce n'est pas avec des bonnes paroles qu'on peut penser de telles plaies.

Les organisations de « prévention sociale » dont les éducateurs ne préchent pas, ne font pas de morale, mais agissent « en pleine vue », sont continuellement en quête de « foyers d'accueil ».

Ce sont des gens qui acceptent de recevoir et de garder chez eux des garçons et des filles sur la mauvaise pente. On les avertisseur. Ils connaissent les antécé-